

LA PETITE ILLUSTRATION

CINÉMATOGRAPHIQUE



BIENOTECIA MUNICIPAL
MADRID

REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS
DE L'ÉCRAN



M^{me} YANOVA dans le rôle de la princesse Yanitza de

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS

Film Aubert, d'après le roman de M. PIERRE BENOIT

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 120 francs.

*Étranger, tarifs basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires : 180 francs et 240 francs ;
consulter la couverture du journal.*

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9^e)

Ayuntamiento de Madrid

La Chaussée des Géants

Film Aubert, d'après le roman de M. PIERRE BENOIT

Après *Königsmark*, *l'Atlantide* et *le Puits de Jacob* — en attendant que s'achève *la Châtelaine du Liban* — voici un nouveau roman de M. Pierre Benoit adapté à l'écran. M. Pierre Benoit est, en effet, un des romanciers dont la manière peut le plus séduire les metteurs en scène cinématographiques : il a le don du mouvement et de la vie, une imagination féconde, le sens du pittoresque et le goût du mystère. Il a toujours donné à ses œuvres une atmosphère et un cadre particulièrement suggestifs, en sachant, d'ailleurs, utiliser avec beaucoup d'adresse les éléments de réalité historique et d'actualité susceptibles de soutenir la fiction.

La Chaussée des Géants (Albin Michel, éditeur), c'est, on s'en souvient, un épisode de la révolte irlandaise de 1916 pendant la guerre. La comtesse Marckiewitz et Roger Casement ne font, d'ailleurs, qu'apparaître dans le roman, dont le premier plan est occupé par des personnages de fantaisie. A la faveur d'une intrigue qui tient jusqu'à la fin la curiosité en haleine, M. Pierre Benoit a dépeint, en traits expressifs, l'âme singulière et souvent déconcertante du Sinn Féin et narré les scènes de guerre civile qui ensanglantèrent Dublin.

On s'étonnera peut-être que l'Irlande ait complètement disparu du film. C'est que la production cinématographique, qui est, par essence, internationale, doit se garder d'éveiller certaines susceptibilités, sous peine de se fermer des marchés importants. L'action a donc été transportée dans un pays indéterminé et imaginaire, la Mingrêlie, dont, par surcroît de précaution, on a fait une « île de l'Europe orientale ». Elle y perd peut-être en couleur locale, mais non en intensité dramatique. Bien d'autres modifications de détail ont été apportées : toutes les allusions à la grande guerre ont été supprimées ; François Gérard est devenu le neveu du professeur Gérard, son homonyme, qui est passé du Collège de France à la Faculté de droit, M. Térance et Ralph ont été confondus en un seul personnage, etc. Il faut néanmoins savoir gré au film d'avoir conservé la texture générale du roman et résisté à la tyrannie du dénouement optimiste,

imposée par la contagion américaine. On avait, paraît-il, d'abord songé à nous montrer la Révolution triomphante, la République proclamée et Ralph, marié avec Antiope et, promu ambassadeur, venant inaugurer, à l'Exposition des Arts décoratifs, le pavillon de la Mingrêlie...

La Chaussée des Géants a été mise en scène par M. Jean Durand qui fut — bien qu'il ait à peine quarante ans — un des premiers réalisateurs de films. Ses débuts remontent à 1907, chez Pathé, avec Maurice Chevalier et Max Linder. Il passa ensuite chez Gaumont, où il fut l'assistant de Louis Feuillade. Tout récemment, il seconda M. Léonce Perret dans *Madame Sans-Gêne*.

Les deux principaux rôles de femme de *la Chaussée des Géants* — celui d'Antiope et celui de la princesse Yanitza — sont tenus avec distinction par M^{me} Jeanne Helbling, que son interprétation de *Marquise* avait déjà mise en vedette, et par M^{me} Yanova, d'une sensibilité et d'une noblesse fort expressives. M. Armand Tallier, dont on n'a pas oublié le parfait *Jocelyn*, est un François Gérard extrêmement sympathique, et M. Philippe Hériat prête à Ralph l'allure impressionnante et l'étrangeté qui con-

viennent. Une silhouette — celle du jeune Reginald — laisse apprécier la séduction aristocratique du prince Youca Troubetzkoï.

La présentation de *la Chaussée des Géants* a été faite sous les auspices de l'Association des écrivains combattants, à laquelle appartient M. Pierre Benoit. Elle a été accueillie très chaleureusement par la presse. « Film parfait, qui a tout pour plaire et émouvoir », dit *Paris-Midi*. « Film bien équilibré et développé dans une suite d'images de qualité », selon *l'Œuvre*. « Ensemble des plus captivants, mis en scène avec goût », estime *la Cinématographie française*. « *La Chaussée des Géants* intéresse, parce que, d'un bout à l'autre du film, il y a de la vie », écrit, dans *Candide*, M. René Jeanne. Le public, sans doute, ratifiera ces jugements.

ROBERT DE BEAUPLAN.



M. Jean Durand,
metteur en scène.



Trois interprètes de *la Chaussée des Géants* : M. Armand Tallier (François Gérard),
M^{me} Jeanne Helbling (Antiope) et M. Philippe Hériat (Ralph).



« La fine silhouette d'Antiope, vêtue de blanc, se détachait sur des boiseries gothiques... » (Page 9.)

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS

VERS la fin du siècle dernier, à Aix-les-Bains, devant un théâtre de Guignol, le hasard avait rapproché deux enfants, une fillette et un petit garçon, d'une douzaine d'années. La fillette, déjà coquette et assurée, prêtait plus d'attention à son voisin qu'au spectacle trop puéril pour son goût.

— On s'ennuie ici, finit-elle par lui dire. Venez-vous jouer avec moi dans le parc !

Ils s'assirent sur un banc.

— Comment vous appelez-vous ?

— François Gérard. Et vous ?

— Antiope d'Antrim.

— Vous n'êtes pas française ?

— Non. Je suis de Mingrélie, une île lointaine, en Europe orientale.

Après un quart d'heure de conversation, Gérard et Antiope étaient tout à fait amis.

— Je voudrais garder un souvenir de vous ! fit Gérard.

Alors Antiope, gravement, tira d'un petit carnet une image de sa première communion qu'elle lui tendit :

— Prenez ceci !

Avec surprise, Gérard lut, au dos de l'image, ces mots, qu'il ne comprit pas :

« C'est le lundi du saint jour de Pâques de l'année 1142 que Devorgilla, fille d'Antrim, a commis le crime, ayant juste atteint ce jour-là son septième lustre. Qu'une fille



« C'est dans un restaurant élégant que François Gérard rencontra M. Térance... » (Page 6.)

d'Antrim atteigne elle aussi son septième lustre un lundi de Pâques : alors, ce jour-là, la faute de Devorgilla sera rachetée, les cieux retentiront des trompettes de la délivrance, et la Chaussée des Géants verra, avec la victoire des opprimés, la fuite de l'envahisseur. »

Comme il allait demander une explication, une voiturette de malade, poussée par un valet de chambre, apparut. Un homme y était assis, le buste émergeant de couvertures de laine.

— Voilà papa ! s'écria Antiope. Et elle s'en fut rejoindre le rhumatisant.

François Gérard, quelques jours plus tard, rentrait à Paris, sans avoir revu l'énigmatique fillette. Tous les jeudis, il avait l'habitude de faire une longue promenade à pied avec son oncle, qui avait le même nom et le même prénom que lui, et qui était le plus jeune professeur de la Faculté de droit. Un jour, il lui montra l'image qu'il avait soigneusement conservée dans son portefeuille. Le professeur Gérard connaissait particulièrement l'histoire de la Mingrélie. Son esprit généreux s'était passionné pour ce petit peuple fier, séculairement opprimé par un voisin plus fort et qui n'avait jamais renoncé à lutter, avec une persévérance farouche, pour son indépendance. Il conta à son neveu la légende de cette Devorgilla, fille d'une des plus anciennes familles mingréliennes. Un meurtre



« Votre Seigneurie, dit François, pourrait-elle m'accorder un entretien ? » (Page 8.)



« Reconnaissez-vous, madame, votre petit ami de naguère ? » (Page 9.)

commis par elle était, d'après la tradition, à l'origine de l'asservissement des siens. Mais une autre fille d'Antrim devait surgir, nouvelle Jeanne d'Arc qui délivrerait sa patrie. Tel était le sens de cette singulière prophétie, dont la propagande mingrélienne répandait à profusion le texte.

Vingt années s'écoulèrent. Le jeune François Gérard, qui était devenu un homme au physique séduisant et menait une vie assez mondaine, avait complètement oublié l'aventure de son enfance. Un soir qu'il soupa en joyeuse compagnie, des camarades lui présentèrent un aimable garçon, riche mais d'intelligence médiocre, Vincent Laboulbène, fils du constructeur d'automobiles.

— M. François Gérard, l'éminent professeur de la Faculté de droit ? interrogea avec déférence Laboulbène.

Comme François allait dissiper la méprise, ses compagnons le firent taire :

— Laisse donc ! Il sera flatté et il nous paiera le champagne !

A quelque temps de là, François Gérard retrouva Laboulbène.

— Comme je suis heureux de

vous revoir ! fit celui-ci. J'ai justement une invitation à dîner à vous transmettre : de la part d'un de mes clients étrangers, à qui j'ai vendu une automobile. J'ai prononcé devant lui votre nom, et il désire absolument vous connaître !



« M. le professeur Gérard ! Elle est bien bonne ! » (Page 10.)



« Lorsque William était encore enfant, il avait vu... » (Page 8.)



« Un policier, déguisé en prêtre, avait reçu leur confession... » (Page 8.)

Autant par curiosité que pour continuer la mystification plaisante, François accepta. C'est ainsi que, dans un restaurant fort élégant, dans le tohu-bohu du jazz-band et des numéros de danse, il rencontra M. TERENCE. Le personnage était aussi étrange que son nom : grand, robuste, avec un visage volontaire et des yeux comme dévorés d'une sombre ardeur intérieure. Profitant d'un instant où

ils étaient tête à tête, M. TERENCE, baissant la voix, dit :

— M. le professeur Gérard, j'ai lu avec admiration les beaux articles que vous avez consacrés à la cause de la Mingrélie. C'est mon pays. Les temps sont révolus. Le jour de Pâques, la révolution va éclater. Nous désirons que des témoins impartiaux, choisis parmi les grandes nations, assistent à notre



Une réunion de patriotes séparatistes dans une auberge.



La princesse Yanitza (M^{me} Yanova).



François Cérard revit plusieurs fois Antiope... » (Page 10).



Reginald, fils du gouverneur (prince Youca Troubetzkoï).

libération. Nul n'est plus qualifié que vous. Voulez-vous, dans cette mission de confiance, représenter la France ?

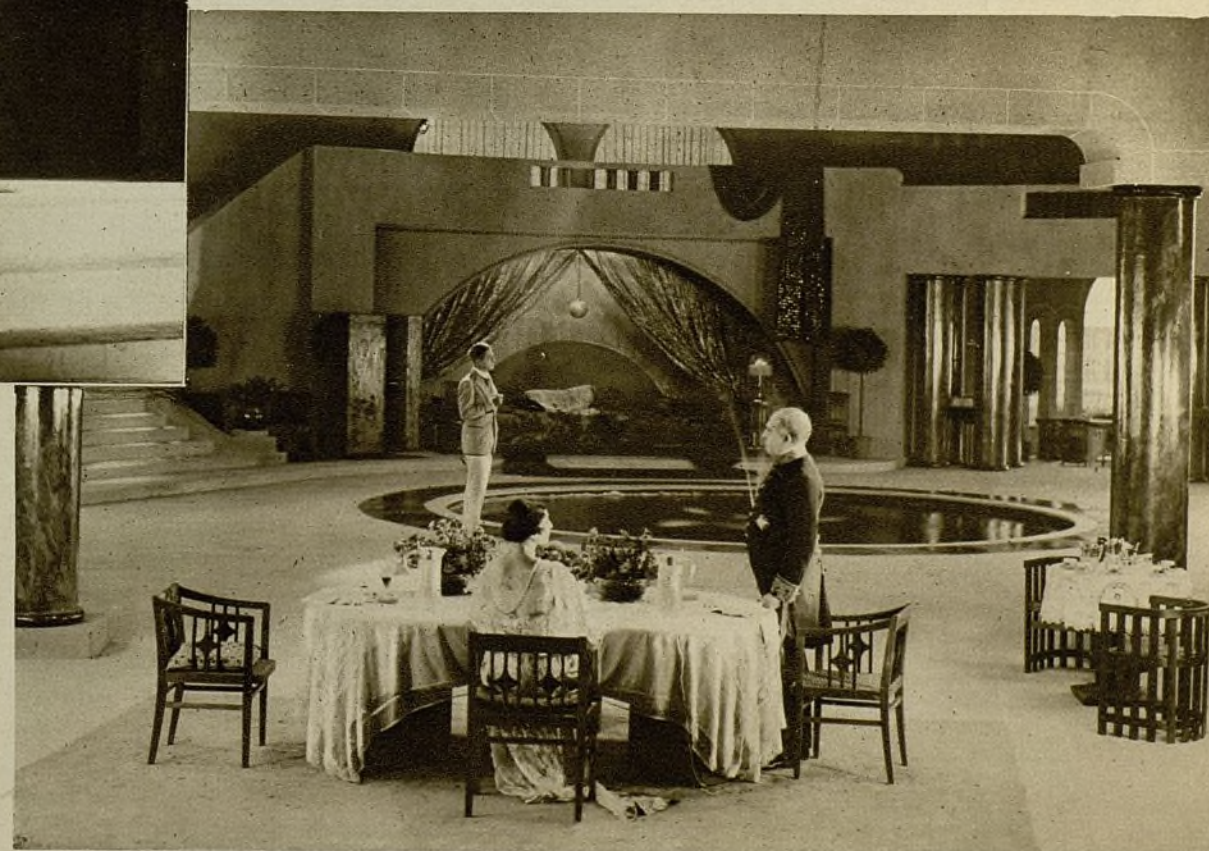
Avant que François, interloqué, eût eu le temps de répondre, M. TERENCE poursuivait :

— Nous nous chargeons, cela va sans dire, de tous les frais du voyage. Là-bas, vous serez l'hôte d'un de nos plus illustres compatriotes, le comte d'Antrim...

— Ce comte d'Antrim, n'avait-il pas une fille nommée Antiope ?

M. TERENCE fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant. Réprimant une hésitation, il répondit :

— Antiope d'Antrim s'appelle aujourd'hui la comtesse de Kendale. Elle est veuve : son mari a péri, l'année dernière, dans un terrible accident...



La fin d'un dîner en famille, dans le château du gouverneur.



« ...Ce fut la chute d'un corps, dans un fracas de branches brisées. » (Page 11.)

Cette dernière révélation suffit à dissiper les scrupules que François conservait encore. Un mois plus tard, — le temps nécessaire à ses préparatifs de départ, — il abordait sur les côtes de la Mingrèlie, ceinturées des formidables roches basaltiques qui portent le nom de « Chaussée des Géants ».

Au château du comte d'Antrim, où on l'accueillit avec toutes sortes de prévenances attentives, son étonnement fut grand de retrouver d'abord celui qui l'avait entraîné dans cette romanesque équipée. Un doigt sur les lèvres, M. TERENCE lui fit signe de se taire :

— Chut ! Oubliez tout ce que vous savez de moi. Ici, je ne suis plus que Ralph, l'intendant dévoué et le secrétaire de Sa Seigneurie le comte d'Antrim !

Un domestique avait été attaché à la personne de François Gérard, qu'on n'appelait plus que « Monsieur le professeur ». C'était un fruste et honnête campagnard, du nom de William. Il narrait volontiers des souvenirs effrayants. Quand il était encore enfant, il avait vu fusiller son père par les troupes gouvernementales. Un complot avait été ourdi. Des conspirateurs avaient été arrêtés, mais ils refusaient de livrer le nom de leurs complices. Avant de mourir, ils demandèrent à se confesser. On leur envoya un prêtre. C'était un policier, déguisé en prêtre. Il reçut leurs confidences et, le lendemain, tous les patriotes qui avaient trempé dans l'affaire étaient emprisonnés à leur tour. C'est ainsi que mourut le père de William.

— Ah ! le traître ! Si je mettais un jour la main sur lui ! soupirait le domestique...

Il y avait d'ailleurs, au château, d'autres hôtes : un colonel américain, un Scandinave, un Japonais, un professeur suisse. Comme François Gérard, ils avaient été invités à venir voir, de leurs yeux, se dérouler la révolution, afin d'en témoigner devant le monde.

Le comte d'Antrim, que ses rhumatismes empêchaient presque de marcher, les réunit tous, dans une vaste salle, pour les mettre au courant de la situation. Derrière lui, Ralph se tenait debout, appuyé à son fauteuil.

— Je vous remercie, messieurs, dit le comte, d'avoir accepté de jouer le rôle historique que nous vous avons réservé. Je suis à votre disposition pour tous les renseignements complémentaires que vous voudrez bien me demander...

François se leva :

— Votre Seigneurie pourrait-elle m'accorder quelques instants d'entretien privé ?

Le comte acquiesça. Quand ils furent seuls, François reprit :

— N'étiez-vous pas à Aix-les-Bains, voici vingt



Reginald et sa mère, la princesse Yanitza.

ans, avec votre petite fille ? J'ai été, là-bas, son camarade. Pourrai-je lui présenter mes hommages ?

La comtesse de Kendale vivait en effet retirée dans son appartement, et François Gérard n'avait pas encore eu l'occasion de l'apercevoir.

— Ma fille, monsieur, sera heureuse de vous recevoir, demain, à quatre heures...

Pour tromper son attente, François alla faire, dans la campagne, une longue promenade. Au détour d'un sentier, il se trouva soudain en présence d'une amazone, d'une éblouissante beauté, qui était en difficulté avec sa monture. Il s'empressa. La dame le remercia d'un sourire et, avant de le quitter :

— Vous séjournerez dans le pays, monsieur ? interrogea-t-elle.

— Je suis, pour quelque temps, l'hôte du comte d'Antrim.

— En ce cas, j'aurai le plaisir de vous revoir et j'en serai ravie !

Et, d'un coup de cravache, l'amazone disparut. Qui était cette jolie femme ? A sa description, William n'eut pas de peine à l'identifier.

— C'est la princesse Yanitza, la femme du gouverneur, que Votre Seigneurie a rencontrée. Elle habite avec son mari et son fils un château voisin.

Mais cette gracieuse apparition n'avait pas effacé de l'esprit de François la pensée d'Antiope. A l'heure précise, il se présentait, le cœur troublé, à l'appartement



« Antiope tira le premier coup de feu... » (Page 12.)

de la comtesse. Vêtue de blanc, sa fine silhouette se détachait sur les boiseries sombres d'une salle gothique.

— Reconnaissez-vous, madame, votre petit ami de naguère ?

— Hélas ! soupira Antiope. Tant de temps et tant de choses ont passé depuis !

Cependant François la regardait et il ne retrouvait pas, lui non plus, sur ses traits l'impression qu'il avait gardée d'elle. Son visage reflétait un mélange de volonté et de mélancolie. Sa coquetterie prime-sautière d'autrefois avait fait place à une sorte de réserve triste. La perte récente de son mari pouvait, il est vrai, justifier ce changement.



« Aussitôt, comme par magie, de toutes les maisons, sortit le flot des volontaires. » (Page 12.)



« Et ce fut, dans les rues, la bataille sanglante, la guerre civile... » (Page 12.)

Les jours suivants, François Gérard revit plusieurs fois Antiope. Il lui en voulait presque du peu d'attention qu'elle faisait à lui. Il lui semblait qu'un souvenir commun dût les rapprocher davantage. La femme, concluait François, est un être déconcertant.

L'homme aussi. Cette seconde réflexion était inspirée à François par le docteur Grütli, son « collègue » suisse. Ce gros homme réjoui, intrépide buveur de whisky, l'attirait et l'inquiétait à la fois. Il avait une manière de le regarder en dessous et de lui poser des questions insidieuses... Un soir, enfin, le docteur l'emmena dans sa chambre et, aussitôt, éclata de rire :

— Monsieur le professeur Gérard ! Ah ! Ah ! Elle est bien bonne !

Et, d'un tiroir de son secrétaire, il extrayait avec précaution une photographie du professeur français — le vrai — qu'il lui mettait sous les yeux.

— Parbleu ! J'aurais dû m'en douter. Vous n'êtes pas plus le professeur Gérard que je ne suis le docteur Grütli. Nous sommes ici, tous les deux, pour le même service. Travaillons ensemble !

François apprit de la sorte que le prétendu « délégué » suisse n'était qu'un espion. Maintenant, il lui

faisait horreur. Il aurait voulu le dénoncer. Mais comment livrer un homme qui avait percé son propre secret ?

La fête de Pâques approchait. Nul ne faisait mystère que l'insurrection éclaterait ce jour-là. Le temps passait fort agréablement, du moins pour François.

Il avait reçu une invitation à prendre le thé, de la princesse Yanitza, et il fréquentait, depuis, assidûment chez elle ; il s'y retrouvait souvent avec Antiope, qui paraissait être la meilleure amie de la princesse. D'ailleurs, le fils de celle-ci, Reginald, qui avait vingt ans, considérait visiblement la comtesse de Kendale avec beaucoup de sympathie tendre.

Fréquemment François Gérard parlait d'Antiope à la princesse. « Que pensez-vous d'elle ? » interrogeait-il. Cette sollicitude excitait-elle la jalousie ou le dépit féminin de Yanitza ? Après quelques réticences, elle confia à François ce qu'un domestique avait surpris. Comme il rôdait, un soir, sous les fenêtres de la comtesse de Kendale, il l'avait aperçue, derrière la vitre éclairée, entre les bras d'un homme.

— N'attendez pas de moi que je vous dise quel est cet homme ! ajouta la princesse. Mais, si vous



La princesse Yanitza et son mari, le gouverneur.

le saviez, vous seriez encore plus stupéfait.

Ce soir-là, François était en faction sous les mêmes fenêtres. Une lampe s'alluma, Antiope entra dans sa chambre, suivie d'un homme qui la serra longuement contre sa poitrine. C'était Ralph.

Si la foudre était, dans cet instant, tombée aux pieds de François, il n'aurait pas été plus décontenancé. Ce ne fut pas la foudre qui tomba, mais un corps, dans un fracas de branches brisées. Le docteur Grütli, grimpé dans un arbre, surveillait, lui aussi, les rendez-vous d'Antiope. Son fragile observatoire avait cédé sous son poids...

Le lendemain, François avait résolu de tout avouer à Antiope : la supercherie grâce à laquelle il était venu en Mingrélie, son usurpation de nom, mais en lui demandant, en revanche, l'explication de sa propre conduite. Comme si elle pressentait la question, elle l'arrêta net :

— Quoi que vous appreniez de moi, lui dit-elle, jurez-moi que vous me garderez votre estime et votre amitié !

...La veille de Pâques était arrivée. Le gouverneur, ce soir-là, avait donné tout exprès une grande soirée, à laquelle Antiope n'avait pas manqué d'assister. Elle avait dansé toute la nuit.

— Et cette insurrection, la taquinait-on, est-ce toujours pour demain ?

Elle ne répondait pas, mais, comme cinq heures sonnaient, elle se retira discrètement. A la grille du parc, Ralph l'attendait. Deux heures plus tard, le train



Au quartier général des insurgés.

emportait vers la capitale Antiope, Ralph, François et les autres délégués, mais le docteur Grütli ne parvint jamais au terme de son voyage. Sous un tunnel, la porte de son compartiment s'était ouverte brusquement, et il avait été précipité contre la paroi de roche où il s'était brisé le crâne.

— William vous a conté l'histoire du faux prêtre qui fit condamner son père ? confia mystérieusement Ralph à François. Eh bien, ce policier déguisé, c'était l'espion Grütli. Je le savais, mais c'est ce matin seulement que je l'ai dit à William...

C'est une fille d'Antrim qui, pour réaliser la prophétie, devait donner le signal de la révolte. Sur la grande place,



Un épisode de la rébellion : les insurgés sur une barricade.



Antiope reconnaît Ralph, blessé pendant le combat.

Antiope tira le premier coup de feu. Aussitôt, comme par magie, de toutes les maisons, sortit le flot des volontaires. Et ce fut, dans les rues, la bataille sanglante, les barricades, la guerre civile...

Comment François Gérard se retrouva-t-il à l'hôpital ? Il avait été blessé auprès des insurgés. Il avait failli mourir. La révolte était réprimée par les troupes gouvernementales : Ralph, blessé, avait pu se sauver, Antiope était prisonnière.

...A quelque temps de là, François Gérard recevait, à Paris, où il était rentré, une lettre. Elle disait :

« Je vous ai menti. Je ne suis pas la comtesse de Kendale, qui a péri dans le même accident que son mari, mais une pauvre fille. Si j'ai pris la place de la comtesse, c'est parce qu'il fallait sauvegarder avant

tout l'accomplissement de la prophétie. J'étais alors la fiancée de Ralph. Quand je vous ai connu, j'aurais pu vous aimer, mais je sentais si bien qu'à travers moi vous en voyiez une autre ! Si je sors d'ici, j'épouserai Ralph, qui est brave et bon, et qui m'aime. Adieu ! — EDITH STEWART. »

Et François Gérard comprit alors dans sa pathétique grandeur le drame dont il avait été le témoin. Antiope, pour le petit peuple avide d'espérances, n'était pas une femme, mais l'héroïne prédestinée.

Elle était morte avant de remplir sa mission sacrée. Qu'importe ! La mission avait été remplie...

R. B.



Antiope dans sa prison.